

## Soliloque du poème machine

Michaël La Chance

---

Number 150, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85977ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

La Chance, M. (2017). Soliloque du poème machine. *Les écrits*, (150), 79–91.

MICHAËL LA CHANCE

*Soliloque du poème machine*

Avec mille machines  
sous la peau  
je ne crains pas la mort  
je me suis sorti  
les nerfs du crâne  
pour tenir les commandes  
d'un chantier  
planétaire

Ni dehors ni dedans  
j'ai pour territoire  
mes viscères répandus  
dans des circuits  
de nœuds cautérisés  
mes brûlures souterraines  
rappellent  
des tribus perdues

La douleur  
tourne sans cesse  
je ne peux l'arrêter  
dans une butée intérieure  
jour après jour je parcours  
ses chaînes et attaches  
pour vérifier si je suis  
sans équivoque

Le corps attribué  
j'avais un fantôme  
dans mes nerfs  
vous dites que c'est moi  
pourtant je roule sur vos fronts  
vos yeux c'est moi  
je glisse dans vos bras  
nos spasmes ne font qu'un

Nos proches disparaissent  
un par un, pourtant  
nos liens demeurent  
dans les franges invisibles  
des signatures de sang  
de l'unique meurtrissure  
qui poursuit ici  
son existence éthérée

Voyez ce corps, les choses  
auxquelles il se rattache  
voyez ce qu'on entend  
lorsqu'on nous l'arrache  
des lambeaux qui crépitent  
ma mémoire  
n'a aucune utilité  
tant le passé s'accroche

J'étais dans vos songes  
avant que je me raconte à moi  
sitôt je parle  
vous m'entendez déjà  
j'étais tous les animaux  
dans la carène  
d'une arche  
incendiée

Mes souvenirs contaminés  
par des passés  
que je n'ai pas connus  
mes sens submergés  
ici même à la minute  
par des sensations  
qui ne sont pas issues  
de mes tissus

Je clignote dans les spectres  
d'une déflagration nucléaire  
je démultiplie les souffles  
pour dissoudre la muraille  
de poussières bleues  
pour sonder  
une forme  
de présence

Je m'invente un tourbillon  
composé de volutes animées  
qui recueillent  
mes témoins diaphanes  
pour combattre l'étouffée  
l'haleine cherche  
l'ultime miroir  
qu'elle pourra embuer

L'unique expérience  
que je suis seul à connaître  
c'est la part  
qui m'échappe et me fuit  
je touche à l'insaisissable  
par ce qui s'éloigne  
je me trouve une âme  
de la perdre

J'entrevois  
les gouffres du dedans  
où je disparaissais  
entre toi et moi  
le passage de l'obscur  
c'est le soleil qui fusionne  
tout dans l'unique  
étincelle de joie

J'ai un essaim de cris  
les mille esquilles  
d'un miroir brisé  
dont s'échappe une lumière  
si forte qu'elle me traverse  
j'ai mon assise en vous  
la chair déchiquetée  
d'un être perdu

Je suis la multitude  
d'un sang fantôme  
la marche implacable  
d'automates cannibales  
et démons avaleurs d'esprits  
je suis la bouche  
qui parle dans la bouche  
et me raconte que je suis

Cela commence ainsi  
par une naissance  
qui n'en finit pas  
dans le corps de ma mère  
son enveloppe ses organes  
pour recueillir  
une palpitation  
de la Terre

*Narro ergo sum*  
je me raconte ici  
une cataracte infinie  
me précède et me suit  
un rugissement qui attend  
comme si je ne parlais jamais  
que la langue primitive  
dans laquelle je coïncide

L'esprit croit  
qu'il s'appréhende pleinement  
malgré l'obscurité du désir  
et ses éblouissements  
d'apocalypse  
pourtant je reste sourd  
à la pensée de l'abîme  
je souffre à mon insu

Je pleure les êtres  
disparus depuis  
des millénaires  
comme s'ils étaient  
encore logés  
dans l'incandescence  
de ce qui disparaît  
par seuils à rebours

Une brûlure sacrée  
a pris naissance  
dans l'âme de chacun  
le premier visage souriant  
renverse le temps  
j'existe dans les membrures  
d'un cœur  
frémissant

Incapable de m'observer  
comme les autres le font  
je préfère le vertige  
d'un soliloque  
j'enferme le monde  
dans un continent  
d'abstractions  
prisonnières



À portée de main  
toutes choses logées  
dans mes circuits  
je touche à celles-ci  
une certitude scellée en moi  
et pourtant je reste  
incertain du corps  
ma preuve enrobée

Je suis un chiffon imprégné  
par une étrange lumière  
avec le clignotement des mots  
dans mes cellules  
j'entends le cerveau  
qui se chante à lui-même  
dans la capture  
de ses mailles

Avant le nivellement  
de la pensée par ses appareils  
j'entendais le grondement de Mars  
les sifflements de Jupiter  
les vibrations électromagnétiques  
de l'univers qui descendent  
dans l'antenne-filament  
d'un cercle d'évidence

Je multiplie les feintes  
pour échapper au bouclage  
d'un paysage cartographié  
par des hallucinations  
d'ordinateurs  
je connais les passages  
les circuits et frayages  
de l'âme mécanisée

Un Dieu-nerf réglait les horloges  
aujourd'hui les machines  
tentaculaires  
ont tout décelé, simulé  
dans la rumeur du monde  
elles se substituent à moi  
avant que je n'en sois alerté  
elles en fixent les états

Avant l'alerte des mots  
elles s'emparent du secret  
d'une cité intérieure  
un cristal irradié  
par la chaleur des mains  
avec des trachées de corail  
et des capillaires vermillons  
pour faire respirer l'azur

En dents de scie  
j'en prends la résolution  
je serai attentif à ce moment  
précis, d'instant en instant  
logé dans sa dépouille  
où je m'attribue un corps  
je ne suis pourtant  
qu'une larve elle attend

Que soit complétée  
sa gestation dans les machines  
elle attend dans vos pensées  
depuis tout ce temps  
l'abysse attend  
dans la peau la naissance  
de la panique  
des os

Lorsque le sommeil se repose  
dans le sommeil  
et sonde de la joue  
la fraîcheur des draps  
il s'étire dans les plis  
de la nuit, s'abandonne  
dans les rêves fluides  
du ciel de mes yeux

Je fais grand cas  
de cette vie  
comme si j'attendais  
une irruption  
dans le banquet de l'être  
tant je donne d'importance  
à l'anamorphose  
des angoisses

J'étends les bras  
pour toucher les étoiles  
qui scintillent autour de moi  
dans l'averse  
d'un jour liquide  
qu'ai-je fait de ma vie  
débris de tempête  
dans une aube condamnée ?

Je n'ai que cette épave  
à bout de bras  
pour affronter mon naufrage  
je fais de celle-ci  
le surgissement d'une vérité  
qui ne lui appartient pas  
mes yeux dans tes yeux  
avec l'épine d'un nerf commun

J'ai le visage effacé  
j'ai ni yeux ni bouche  
sinon les contours dentelés  
d'une carcasse qui n'est que  
l'image gélatineuse  
de mon inachèvement d'esprit  
je ne crains pas la mort  
car je ne suis pas en vie

Insaisissable à moi-même  
et pourtant étrangement  
rattaché à une Réalité ultime  
je n'ai pas assez  
de l'éternité  
pour examiner le cristal  
de chaque sentiment  
j'ai la croyance funeste

Que mes pensées c'est moi  
les amoureux de la vie  
n'ont pas attendu  
d'avoir vécu  
pour aimer l'existence  
malgré sa cruauté  
ils se délectaient déjà  
de sa beauté dilatée

Parvenu à l'épuisement  
j'aimerais la vie à la folie  
l'arrachement  
n'en sera que plus grand  
le moment venu  
je me laisserai emporter  
par une musique  
inconnue

